

Roberta Cascino, Helga di Giuseppe et Helen L. Patterson (éditeurs), **Veii. The Historical Topography of the Ancient City. A Restudy of John Ward-Perkins's Survey.** Archaeological Monographs of The British School at Rome, volume 19. Éditeur The British School at Rome, Londres 2012. XIII et 429 pages, 141 figures, 2 plans en couleur, 35 planches en blanc et noir.

Depuis quelques années, les débats en cours autour de l'archéologie, de sa pratique et de son utilité potentielle dans une société en crise, souvent concentrés sur le mobilier issu des fouilles archéologiques, ont été marqués, du moins en milieu français, par une singulière dérive: la pression conjointe de bureaucrates zélés et de chercheurs plus attentifs à de nouvelles et scintillantes perspectives de recherche, portées par des théories en vogue, invite de plus en plus à considérer le produit des fouilles (volontiers désigné à la vindicte publique comme «un amas de caisses de tessons») comme un objet inutile et encombrant, qui ferait de surcroît obstacle au développement d'une recherche moderne, aux perspectives autrement plus séduisantes – fussent-elles bâties sur du sable. Le mobilier archéologique, ou comment s'en débarrasser?

Cet ouvrage arrive à point pour nous rappeler que, loin d'être un objet de consommation courante, je-

table après son exploitation (voire même en l'absence de toute exploitation) à un moment donné de l'histoire de la recherche, le mobilier archéologique, et notamment la céramique, constitue un fonds aussi précieux que peuvent l'être, par exemple, des manuscrits dont il est généralement admis aujourd'hui qu'il est important de les collecter, de les restaurer et de les conserver de manière à ce que chaque époque puisse les interroger en fonction de ses moyens techniques et de ses préoccupations propres. Le cas du mobilier issu des fouilles archéologiques n'est pas différent: qui peut assurer que les progrès technologiques ou, simplement, les nouvelles connaissances issues du développement de la recherche, ne permettront pas de poser à ces objets des questions que nous ne sommes pas même en état de formuler aujourd'hui, et d'en obtenir des réponses solidement fondées, novatrices, et susceptibles d'irriguer de nouveaux filons de la recherche?

Le cas de Véies, la première métropole de la dodécapole étrusque conquise par Rome, en 396 avant J.-C., est emblématique à cet égard: les fouilles qui s'y déroulent depuis le dix-neuvième siècle, et qui ont repris récemment dans plusieurs secteurs, ainsi que les prospections qui y ont été menées voici exactement un demi-siècle à la faveur d'un projet novateur de la British School at Rome porté par John Ward-Perkins, en font sans doute actuellement le mieux connu des sites urbains étrusques. Toutes ces opérations ont évidemment généré un volume considérable de mobilier archéologique dont l'exploitation est loin d'être achevée – Timothy Potter en avait tiré, en 1979, la matière d'un ouvrage controversé mais important, *The Changing Landscape of South Etruria*, dont il est intéressant de relire aujourd'hui, à la lumière de cette nouvelle publication, les comptes rendus (S. L. Dyson, *Journal Field Arch.* 8, 1981, 82 s.; B. Jones, *Antiquity* 55, 1981, 143 s.; E. Greco, *Ann. Arch. e Storia Ant. Istituto Orientale Napoli* 11, 1989, 276–278, dont l'article déplorait alors des «*accezioni generiche che [...] tradiscono l'approccio, tipo »periodo etrusco«, »periodo romano«* etc.»).

L'intérêt de ce nouveau volume, consacré à la publication définitive, du moins pour quelques décennies, de la partie urbaine du mobilier issu des prospections britanniques, regroupé dans le Tiber Valley Project Database, est de montrer comment on peut tirer pleinement parti aujourd'hui d'un mobilier collecté à une époque différente, avec des objectifs en partie distincts, en appliquant de nouvelles méthodes, nourries par de nouvelles connaissances. Les auteurs des différentes contributions du volume ne se cantonnent pas, du reste, à ce mobilier: leurs analyses exploitent pertinemment l'ensemble des données dont nous disposons à présent, notamment à partir des photos aériennes et des différentes fouilles archéologiques menées depuis sur le plateau de la cité.

Placé sous la direction de Roberta Cascino, de Helga di Giuseppe et de Helen L. Patterson, l'ouvrage, auquel ont participé une vingtaine de chercheurs ita-

liens ou britanniques (les contributions sont dans les deux langues, pour des raisons exposées p. 27; il aurait été intéressant de connaître le rattachement institutionnel de ses différents contributeurs), se partage en sept chapitres, que l'on peut regrouper en trois volets: introduction historique, historiographique et programmatique (chapitres 1–4, p. 1–84); le mobilier (chapitre 5, p. 85–326); analyses et conclusions (chapitres 6–7, p. 327–388). Si le volume ne prend pas en compte le vaste ager Veientanus qui constitue le cadre, plus général, de la South Etruscan Survey, riche de quelques deux mille sites, il englobe, outre la «*city*», qui couvre cent quatre-vingt hectares, son enceinte (dont la fouille de 1958 fait la couverture du volume) et ses nécropoles suburbaines.

Le premier volet s'ouvre sur une introduction historique de Christopher Smith. Richement documentée, tant sur le plan des sources que de l'archéologie, elle permet de prendre la mesure de l'importance considérable de la ville, en montrant ce que son archéologie peut nous apprendre des phases moins bien documentées de Rome (dont on estime aujourd'hui la surface à l'époque archaïque à plus de quatre cent vingt hectares, plutôt qu'aux deux cent quatre-vingt hectares mentionnés p. 1), au travers des «*vies parallèles*» de ces deux cités à bien des égards jumelles, distantes de quinze kilomètres seulement, ainsi que l'enjeu majeur qu'a représenté, pour le monde antique, leur affrontement pour le contrôle du Tibre et des salines de son embouchure.

Robert Witcher et Michael Craven reviennent ensuite sur les principes qui avaient guidé les prospections, menées non seulement en fonction d'un réel questionnement historique, mais aussi pour contribuer à sauvegarder un patrimoine archéologique dont George Dennis, en 1848, signalait déjà la précarité, et que l'érosion, les travaux agricoles, les carrières et l'expansion urbaine menacent encore aujourd'hui, en dépit de la constitution, en 1997, du Parco di Veio. Les auteurs signalent différents obstacles à l'exploitation de ce mobilier, et relèvent l'impact des choix faits alors sur l'interprétation de l'histoire de la ville (dont le mobilier représente neuf pour cent de l'ensemble de la survey), et dont certains ne seraient certainement plus revendiqués aujourd'hui: ramassage exhaustif du mobilier protohistorique, mais collecte sélective du mobilier classique et médiéval, exclusion des amphores, par exemple.

Roberta Cascino, Helga di Giuseppe et Helen L. Patterson exposent ensuite les choix, mûrement réfléchis, opérés pour traiter à nouveau ce mobilier, qui couvre une fourchette comprise, du moins théoriquement, entre 1000 avant et 1000 après J.-C. (on trouvera à la p. 28 un utile tableau chronologique juxtaposant différentes approches – dendronchronologique, traditionnelle – et différentes aires géographiques, à compléter par celui de la p. 329). Le quatrième chapitre propose un catalogue des aires de prospection articulé selon trois secteurs, Campetti-Portonaccio (qua-

rante-cinq aires), Macchiagrande (quarante-cinq aires) et Comunità – Piazza d'Armi (vingt-cinq aires), subdivision dont on peut se demander si elle est véritablement pertinente, dans la mesure où elle scinde arbitrairement la cité antique tout en confondant aires d'habitat et aires funéraires, qui méritaient d'être clairement séparées, comme elles l'étaient dans l'Antiquité. Le mobilier, théoriquement réparti (p. 26) en quatorze périodes chronologiques de cinquante à deux cent cinquante ans, est en fait le plus souvent regroupé en grandes phases (premier Âge du Fer, époque orientalisante, archaïque et classique, époque romaine, haut Moyen-Âge). Chaque aire fait l'objet d'une description soignée, présente les découvertes de manière synthétique, et renvoie aux fiches et aux figures d'objets, mais on peut regretter de ne trouver nulle part de tableau récapitulatif des quantités de mobilier étudiées dans le volume, réparties en fonction des différentes classes d'objets.

Le deuxième volet de l'ouvrage propose une présentation synthétique mais exhaustive du mobilier des prospections, organisée selon un double critère, chronologique et typologique: *impasto* du premier Âge du Fer; céramique d'époque orientalisante, archaïque et classique (douze classes de céramique, *instrumentum domesticum*, amphores et *instrumentum textile*); céramique d'époque romaine – entendue comme postérieure à 396 avant J.-C. (quatorze classes); céramique du haut Moyen-Âge; autres matériaux. La répartition est claire et efficace, même si l'on peut regretter que la dernière partie brouille un peu les cartes : il aurait sans doute été préférable de répartir ce matériel, du moins hypothétiquement, entre les différentes phases distinguées auparavant. Abondamment illustré, le mobilier céramique est traité sous forme de fiches synthétiques comportant une riche bibliographie très à jour, qui rendra de grands services aux chercheurs, y compris aux spécialistes des différentes catégories. Les principales classes font l'objet d'une étude détaillée, complétée par des tableaux présentant le catalogue des groupes de pâtes distingués. En clôture de chapitre, le texte de Will Clarke consacré aux objets en pierre et en marbre (p. 309–321, avec la pl. 5.1) illustre parfaitement le parti que l'on peut tirer pour l'étude de la topographie du site, en la contextualisant, d'une catégorie d'objets souvent négligée dans les publications.

Je me limiterai dans ce cadre à quelques observations relatives au mobilier qui m'est le plus familier, celui d'époque hellénistique. Si l'on peut a priori être sceptique sur l'hypothèse d'un atelier de céramique à figures rouges véien (p. 249, où les deux tessons illustrés ont toutes chances d'être falisques), il est cependant vrai que le mobilier comporte, pour une quantité limitée de fragments, un nombre relativement important de produits atypiques: parmi les plats de *Genucilia* (qui font partie intégrante de services de vases décorés à la figure rouge, et non à décor surpeint, dans la très grande majorité des cas), deux exemplaires dont le rebord présente un motif qui n'est pas le décor d'ondes classiques (fig. 5.64, 14 et

16), et deux autres à vernis noir, l'un décoré d'un guillochis, l'autre miniature (fig. 5.69, 2 et 15 ; ce dernier n'est évidemment pas «a base», p. 363).

L'hypothèse d'une fabrique locale de ce genre de vases (dont les exemplaires plus typiques appartiennent probablement à la production céretaine, et en tout cas pas, p. 251, à la production «falisco-céretaine», plus ancienne et de meilleure facture), dont l'existence est attestée sporadiquement ailleurs qu'à Faléries et Cerveteri (Tarquinia ou Todi, par exemple), n'est donc nullement à exclure, d'autant que l'étude du vernis noir contemporain met en évidence l'existence d'une importante production locale de cette classe. La question de l'utilisation des vases décorés – la piste rituelle est privilégiée ici – est très débattue, mais le matériel de surface des prospections de Véies ne permet nullement de la préciser: la présence de quelques tessons le long des rues ou près de l'enceinte ne me semble en rien décisive à cet égard. Pour ce qui concerne le vernis noir, l'étude, fondée sur un échantillon plus vaste (près de mille trois cent tessons), met en évidence un pourcentage très élevé de production locale: 58,8 pour cent, et même 93,1 pour cent si l'on y ajoute les vases dont on ignore s'ils sont de production locale ou régionale (dans cette dernière catégorie, des produits de l'Atelier des petites estampilles, que je définirais plutôt comme «étrusco-romain» que comme «romano-latial»). Les prospections mettent en évidence le lien entretenu par chacun des deux principaux ateliers localisés, bien attestés par des rebuts de cuisson et des distanciateurs, avec des lieux de culte situés le long de la rue principale du site: un emplacement, par conséquent, anormal par rapport à celui qu'on assigne généralement à ce type d'activité, en marge de la ville pour limiter les risques d'incendie, et à proximité de points d'eau utilisés pour la fabrication des vases.

Le troisième volet offre un tableau très largement renouvelé de l'histoire du plateau de Véies, signé par sept auteurs différents. Curieusement, le chapitre 6, extrêmement riche en dépit de son nombre réduit de pages (p. 327–379), ne reprend pas les clivages chronologiques du précédent, puisque la période postérieure à la conquête romaine se partage cette fois en phase républicaine, d'une part, et toute la période comprenant l'Empire et le haut Moyen-Âge, de l'autre. En dépit des traces d'une occupation sporadique de l'Âge du Bronze moyen et final, c'est à partir du Premier Âge du Fer que le plateau semble occupé de manière significative par différents groupes de cabanes, un peu à la manière de la colline du Palatin à Rome.

Isolée des grandes voies de communication terrestres, fluviales et maritimes, le site était voué, dès l'origine, à l'agriculture et à l'élevage, grâce à sa position privilégiée bien mise en évidence par le tableau de qualité des sols actuels (p. 332 s.), classés en sept niveaux différents. La cité, avec son territoire, semble se constituer dès la première moitié du neuvième siècle, à l'époque de la sépulture de Piazza d'Armi interprétée comme celle de son «fondateur».

Le début de l'époque orientalisante correspond à une montée en puissance spectaculaire du site: développement considérable des échanges avec le monde méditerranéen, naissance de grands ateliers locaux dont plusieurs ont pu être localisés, introduction d'un urbanisme orthogonal, de maisons en dur, apparition des lieux de culte, des tumulus, premières tombes peintes, occupation capillaire du territoire. Au cours de la période archaïque, le régime oligarchique en vigueur porte à un développement brillant de l'urbanisme (même si l'on peut douter que le plateau ait été entièrement urbanisé selon un plan orthogonal, que pourrait suggérer subliminalement le mode de représentation des données adopté, par exemple, aux fig. 6.6 à 6.9), qui se manifeste par la construction de nouveaux temples, richement décorés de terres cuites.

Toutefois, à la différence des autres cités étrusques qui paraissent avoir considéré Véies comme une anomalie, la ville, comme celles du Latium, semble avoir adopté très tôt des lois somptuaires dont témoignent la rareté des importations grecques, au cinquième siècle, ainsi que le mobilier des nécropoles, et qui sont interprétées comme une affirmation des nouvelles valeurs de la polis.

Si la ville conserva son importance stratégique après sa chute, et semble n'avoir jamais été désertée, le mobilier n'y redevient véritablement abondant qu'à la fin du quatrième siècle et jusqu'au milieu du siècle suivant, où de nouveaux ateliers de céramique, à vernis noir et commune, sont attestés, et où différents lieux de culte connaissent une activité importante – même si je ne suis pas sûr qu'on puisse l'expliquer par le fait que «the Roman desire to keep Etruscan religious traditions alive» (p. 362).

Après les échecs successifs d'implantation de la colonie césarienne et du municipes augustéen, l'époque impériale est marquée, à partir de 250 après J.-C., par la désagrégation de l'habitat et par une ruralisation progressive du plateau, désormais occupé par quelques grandes villas. À partir du milieu du cinquième siècle, les traces d'occupation se font très rares, pour disparaître complètement deux siècles plus tard, et ceci pour près d'un millénaire. Cette partie permet de cerner au plus près, grâce à un ensemble de cartes soigneusement dressées et à des histogrammes, l'importance des témoignages archéologiques relatifs aux différentes zones de la cité, avec ses phases successives de dilatation et de contraction.

Trois appendices techniques complètent ce très riche dossier: numéro et coordonnées des aires en fonction de la chronologie; codes utilisés pour la poterie et le reste du mobilier; analyses pétrologiques menées sur une quinzaine de tessons et de fragments de terres cuites votives (cette approche intéressante aurait gagné à s'exercer sur un échantillonnage plus large). L'ouvrage est richement illustré (p. 2, on rétablira les noms, intervertis, des lacs de Bracciano et de Bolsena), l'ensemble numéroté selon le même système peu commode, par chapitre, qui risque d'engendrer des confusions (p. ex.,

5.1 est à la fois le numéro d'une figure, d'un tableau et d'une planche).

Le volume s'achève par une bibliographie de huit cent titres environ, aux p. 403–429, qui s'est enrichie depuis de nouvelles publications, à un rythme rapide qui témoigne de la vitalité de l'enquête sur le site, en tout cas en milieu italien. On se reportera en particulier à deux monographies récentes, Guida archeologica del Parco di Veio (Rome 2010), et Il nuovo Museo dell'agro veientano a Palazzo Chigi di Formello (Formello 2012).

Ce travail collectif, qui constitue un apport fondamental à l'histoire du site, et un véritable laboratoire d'idées et de réflexion pour tous ceux qui devront affronter des tâches similaires, offre un exemple trop rare, dans le domaine de l'archéologie, de collaboration bilatérale pleinement réussie, indépendamment des quelques réserves exprimées plus haut sur des choix qui ont la qualité, par ailleurs, d'être clairement assumés (on se reportera aussi au compte rendu de L. Shipley, *Am. Journal Arch.* 118, 2014, <http://www.ajaonline.org/online-review-book/1786>). Il est donc le meilleur des hommages que ses auteurs pouvaient rendre à la mémoire de John Ward-Perkins (1912–1981), directeur de la British School at Rome entre 1947 et 1974, auquel il est dédié, et dont il reprend le titre de la publication parue dans les *Papers of the British School at Rome* de 1961. Il permet de mesurer pleinement la pertinence de ses choix et la qualité des résultats qu'il avait déjà pu atteindre, et dont le savant britannique présentait probablement qu'ils seraient susceptibles d'approfondissements, de développements et d'applications ultérieurs. Il redonnera confiance à ceux qui pensent encore, contre vents et marées, que la céramologie peut apporter une contribution fondamentale à l'archéologie, et invitera peut-être à la réflexion tous ceux pour lesquels ces «objets cuits», pour reprendre l'expression de Jean-Paul Sartre, ne sont synonymes que d'encombrement, de poussière et naturellement, en définitive, de nausée.

Paris

Vincent Jolivet